

## DERNIÈRE HEURE

## le cinéma

LE QUÉBEC ET LE BRÉSIL EN VEDETTE  
A LA QUINZAINE DES RÉALISATEURS

Cannes. — La France a inauguré la Quinzaine des réalisateurs avec le dernier Bresson, *Quatre Nuits d'un rêveur*, d'après *Nuits blanches* de Dostoïevski. La comparaison avec l'ancien film de Visconti, joué par des acteurs superprofessionnels (Jean Marais et Maria Schell), l'utilisation de la couleur, signée par Pierre Lhomme, une perfection toujours plus glacée, nous révèlent un Bresson plus fidèle que jamais à lui-même.

De France encore, *Valparaíso*, *Valparaíso*, premier long métrage de Pascal Aubier, qui provoque des admirations presque aussi inconditionnelles que des critiques sans pitié. Le héros, joué par Alain Cuny, représente l'éternel gauchiste; l'éternel révolté en chambre. Comme les chanteurs d'opéra, il répète : « Partons ! Partons ! », pour rester rivé à son univers bourgeois. Le réalisateur dédie son film « à la mémoire d'Alice au pays des merveilles et d'Autant en emporte le vent. On ne saurait vivre davantage dans l'imaginaire.

Mais ne nous délivrez pas du mal, de Joel Seria, comédien, a déjà encouru les foudres de la commission de contrôle, et une demande d'interdiction totale, parce que ses deux héroïnes, en rupture de collège à l'occasion des vacances, « décident de faire le mal comme d'autres, les crétins, disent-elles, veulent faire le bien ». Le programme est, en partie, tenu. On découvre un cinéma non sans rapport avec les livres légers publiés par Eric Losfield. Littérature, cinéma : deux poids, deux mesures ?

## Le destin des minorités

Le Québec présente trois films originaux et parfois déroutants : *Faut aller parmi le monde pour le savoir*, de Fernand Dansereau ; *l'Acadie*, *l'Acadie*, de Michel Brault et Pierre Perrault ; *les Maudits Sauvages*, de Jean-Pierre Lefebvre. Tous trois produits de façons très différentes : le Dansereau par des sociétés populaires nationalistes dites « de Saint-Jean-Baptiste », le Brault et Perrault par l'Office national du film, le Lefebvre avec l'aide du gouvernement canadien.

Fernand Dansereau part des événements d'octobre 1970, de la brusque apparition sur le devant de la scène du Front de libération du Québec. Il adopte la position idéaliste de nombre d'intellectuels québécois : quelle que soit l'immensité de la tragédie, créons un pays uni et conscient, luttons contre l'intoxication par les *media* au service du pouvoir établi. Ouvrage simple, émouvant, romantique ou sans chauvinisme, sans dogmatisme, un pays découvre un commencement d'identité nationale.

*l'Acadie*, *l'Acadie*, de Brault et Perrault, relève d'une autre démarche. En 1968-1969, les étudiants francophones de l'université de Moncton, au Nouveau-Brunswick, entrent en conflit avec les autorités, anglophones, qui refusent de commu-

niquer avec eux autrement que par la langue anglaise. La situation se durcit, l'université est occupée, la police intervient. Les auteurs scrutent comme au microscope les fondements de cette révolte, qu'ils inscrivent aussitôt dans l'histoire : plus qu'un document sur l'Acadie, nous avons un témoignage bouleversant sur le destin des minorités, un avertissement prémonitoire sur le sort qui attend le Québec voisin le jour où les francophones auront perdu la majorité. Ouvrage de combat, parfois désespéré mais farouchement lucide, dont M. Gérard Pelletier, l'André Malraux du gouvernement Trudeau, reconnaissait en privé, il y a quelques semaines, qu'il disait la simple vérité.

Ce désespoir il est au cœur des *Maudits Sauvages* de Jean-Pierre Lefebvre, film de fiction aussi déroutant, aussi « bloqué » dans son affectivité, ses réactions purement émotives que les récents ouvrages de Glauber Rocha mais renouant avec l'inspiration de son premier travail, *le Révolutionnaire*, daté de 1965, qu'il avait « dédié à ceux qui ne veulent pas mourir pour rien ». Il y dénonçait l'absurde d'une révolution sans racines, appelée à mourir aussitôt que née parmi les « arpens de neige » chers à Voltaire. Dans *les Maudits Sauvages*, Lefebvre mêle inextricablement le passé — la colonisation française vers 1630 — et le présent, ce présent où la nation indienne, premier possesseur du pays, n'a plus voix au chapitre, destin promis dans un avenir proche aux descendants des premiers colonisateurs français.

## Un constat d'impuissance

Délire voisin au Brésil, constat radical d'impuissance accentué par l'actuelle répression policière : l'art ne peut plus jouer à la révolution, c'est ce que disent pathétiquement et Glauber Rocha, aujourd'hui réfugié dans une communauté à Manhattan, et Antonio Calmon, le jeune réalisateur de *Mol*, *Schizo*. Jean-Pierre Lefebvre ne renierait pas la déclaration du metteur en scène : « l'actuelle réalité brésilienne est insupportable, tellement insupportable que la seule échappatoire est la folie... Nous devons faire un cinéma de désintégration. » Cette profession de foi nihiliste se traduit concrètement par une fable cinématographique sans queue ni tête, parodie du Brésil moderne, technocratique.

Plus sensé en apparence mais encore plus délirant, *Viva Cariri*, de Geraldo Sarno, décrit le monde de la superstition et de la misère, le Nord-Est toujours pauvre et sans avenir malgré les solennelles promesses gouvernementales. Natif de Salvador-de-Bahia comme Glauber Rocha, Sarno possède ce pouvoir magique de concilier réalité et mythe. Le cinéma *novo*, enterré par ses fondateurs, vit épuisablement comme les *Cangaceiros* de la légende.

LOUIS MARCORELLES /